

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

ORGANE DE L'ARCHEVÊCHÉ ET DE TOUTE LA PROVINCE
ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-BONIFACE

REVUE COMPRENANT DOUZE PAGES, PUBLIÉE LE 1ER ET LE 15 DE CHAQUE MOIS
Abonnement : Canada \$1.00 par an. Etats-Unis, \$1.25. Etranger, 7 francs.

VOL. VIII.

15 NOVEMBRE 1909

No. 22

SOMMAIRE—S. G. Mgr l'Archevêque en deuil—Don princier pour les Ruthènes—Feu le R. P. Joseph Campeau, O. M. I.—L'œuvre de nos Religieuses dans l'Ouest—Vingt-cinq années curé de Letellier—Ding ! Dang ! Dong !—R. I. P.

S. G. MGR L'ARCHEVEQUE EN DEUIL.

Au moment où se terminait le Concile plénier de Québec, S. G. Mgr l'Archevêque avait la douleur de pleurer la mort d'un frère bien-aimé, un catholique au cœur généreux et l'un des citoyens modèles de Montréal. Le défunt M. Arthur Langevin était né le 29 octobre 1848 à Saint-Isidore de Laprairie. Il fit ses études à l'école élémentaire de sa paroisse et au collège commercial de Newport. En 1866, lors de l'invasion féniennue, il faisait partie des *Chasseurs Canadiens* et fut décoré de la médaille militaire pour services rendus. Deux ans plus tard, lorsque s'organisa le grand mouvement des zouaves pontificaux pour voler à la défense du Saint-Siège, il fut l'un des premiers à s'enrôler parmi les nouveaux croisés. Il passa deux ans en Italie et à son retour il entra dans le commerce. En 1893 il prit du service à l'Hôtel-de-ville et fit pendant dix-sept ans partie du bureau des évaluateurs, dont il était depuis six ans le président.

C'est au service de la ville que le défunt a contracté le mal qui l'a emporté. Il est mort après plusieurs semaines de cruelles souffrances endurées avec une résignation toute chrétienne. Les derniers sacrements lui furent administrés par S. G. Mgr Z. Racicot, son oncle, et quelques heures avant de rendre le dernier soupir il se confia à Pie IX, auquel il avait voué un véritable culte.

Les funérailles ont eu lieu le 2 novembre à l'église Saint-Jean-Baptista. Le service a été chanté par M. l'abbé Hermas Langevin, curé d'Hochelaga, frère du défunt. S. G. Mgr l'Archevêque, NN. SS. Bruchési, Latulippe et Racicot, ainsi que de nombreux membres

du clergé régulier et séculier et des centaines d'amis y assistaient. Un détachement des zouaves de Montréal, commandé par le chevalier Bussières, escortait la dépouille mortelle.

Le lendemain, 3 novembre, Mgr F.-A. Dugas, P. A., v. G., chanta dans la cathédrale de Saint-Boniface pour le repos de l'âme du défunt un service auquel assistaient les communautés religieuses et nombre de fidèles.

Les Cloches mêlent leur humble note de sincères condoléances aux nombreuses sympathies, qui de toutes parts ont été offertes à S. G. Mgr l'Archevêque et à la famille en deuil.

R. I. P.

DON PRINCIER POUR LES RUTHENES.

Avant de se séparer les Révérendissimes Pères du Concile plénier de Québec ont fait don d'une somme de mille piastres à S. E. Mgr Sbaretta, délégué apostolique. Son Excellence a immédiatement remis cette somme à S. G. Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface pour l'œuvre des Ruthènes.

FEU LE R. P. JOSEPH CAMPEAU, O. M. I.

Le 24 octobre s'éteignait à l'Hôtel-Dieu de Montréal dans la personne du R. P. Joseph Campeau un membre distingué de la Congrégation des O. M. I. Le défunt était né à Vaudreuil le 1er novembre 1865 et avait fait ses études classiques à Sainte-Thérèse. Entré chez les Oblats à Lachine en 1884, il prononça ses vœux en 1886 à Ottawa, où il fut ordonné prêtre par Mgr Duhamel le 30 mai 1890.

Le diocèse de Saint-Boniface eut les prémices de son ministère. Il passa une année à Sainte-Marie de Winnipeg et fut ensuite envoyé missionnaire à Kenora, d'où il termina l'intérieur de l'église de Keewatin. En 1893, il se rendit à Lowell, qu'il quitta bientôt pour Tewsbury, Mass., où il fut économe puis maître des novices. Il revint à Lowell en 1901 et fut nommé recteur de l'église St-Jean-Baptiste. En 1907 il remplaça le R. P. Joseph Lafebvre, ancien provincial du Canada, comme supérieur de la communauté.

Le défunt était un homme d'œuvres et un prêtre doué des plus heureuses qualités du cœur et de l'esprit. C'est dans la force de l'âge, au moment où une fructueuse carrière semblait loin de son terme, que la mort l'a moissonné.

L'ŒUVRE DE NOS RELIGIEUSES DANS L'OUEST.

Il y a déjà plus d'un millier de Religieuses dans l'Ouest canadien, mais ce nombre, si consolant soit-il, ne peut suffire aux nombreux et pressants besoins qui surgissent de toutes parts. Il y aurait place pour un autre millier. L'œuvre accomplie par ces admirables femmes est digne de tous les éloges et rend les plus précieux services à la religion et à la patrie. Lors des noces de diamant sacerdotales du R. P. Lacombe, o. m. i., et du cinquantenaire de l'arrivée des Sœurs Grises dans l'Alberta, le R. P. Lewis, o. m. i., curé de Calgary, a mis cette œuvre en vive lumière. Cette pièce d'éloquence ne fait mention que des Religieuses de la provinceœur et plus particulièrement des filles de la Vénérable Mère d'Youville, — venues les premières (dès 1844 à Saint-Boniface et en 1859 à Saint-Albert) et aujourd'hui plus de trois cents dans cette partie du pays, — mais elle peut s'appliquer à toutes les Religieuses de l'Ouest et leur être un précieux encouragement dans leur vie de sacrifice et d'abnégation. Voilà pourquoi nous sommes heureux d'en publier de larges extraits. Et qui sait si la lecture de ces pages ne sera pas le moyen dont Dieu se servira pour faire entendre sa voix à quelques âmes généreuses ? Une dernière remarque : ces dévouées Religieuses de l'Ouest canadien sont toutes, à peu d'exceptions près, filles de France ou du Canada français, de la province de Québec, qui ne cesse d'envoyer chaque année de généreux essaims vers tous les points du Canada et des Etats-Unis.

* * *

Il y a cinquante ans, les belles provinces de l'Ouest canadien, aujourd'hui si riches et frémissantes d'enthousiasme sous le souffle de l'industrie civilisatrice, n'étaient que de vastes solitudes ignorées, silencieuses et incultes. Le chevreuil, le bison et le caribou trouvaient dans ces plaines immenses une abondante nourriture, et défendaient victorieusement leur vie contre l'ours et le loup, qui erraient, en tous sens, dans ces solitudes sans fin. Durant les mois d'hiver, surtout dans la région de l'Athabaska, le soleil se montrait à peine à l'horizon, un froid interse régnait partout, et dans ces interminables nuits, l'ouragan soufflait parfois avec une force terrible, poussant devant lui des nuages de neige, de glace et de frimas, en murmurant son éternelle plainte de sifflements lugubres et de sourds gémissements.

Au-dessus de cette nature âpre et sauvage régnait le Peau-Rouge : être disgracié de la nature, triste rejeton d'une race ignorée, affreux mélange de tous les instincts pervers, il avait planté sa tente ou construit son wigwam, sur tous les cours d'eau, dans les vallées profondes des Montagnes Rocheuses, ou près des glaciers éter-

nels du cercle arctique. Sans culture intellectuelle, sans religion consolatrice, sans mœurs humaines, il promenait partout dans ces régions, une vie inutile, barbare, et souvent malfaisante.

Depuis nombre d'années, des hommes venus d'Europe, s'étaient tracé une route, à travers la prairie, ou sur les lacs et les rivières, et avaient ouvert avec les sauvages un commerce de fourrure qu'ils payaient bien souvent avec des liqueurs enivrantes, au moyen desquelles le Peau-Rouge se tuait lui-même, ou d'armes à feu avec lesquelles il tuait ses semblables.

C'est alors que des hommes généreux, dont les noms seront immortels dans notre histoire, les Provencher, les Laffèche, les Taché, les Lacombe, les Rémas, les Vègreville, les Gardin, conçurent le généreux projet de venir allumer dans la prairie, le glorieux flambeau de la foi chrétienne. A cette flamme surnaturelle, symbole de rédemption et d'espérance, les sauvages vinrent réchauffer leurs cœurs de païens et développer leurs intelligences jusque-là ensevelies dans les ténèbres d'une ignorance grossière et funeste.

Dire les travaux, les sacrifices et les souffrances de ces nobles missionnaires, c'est répéter l'histoire des Apôtres dans leur conquête du monde païen. Le froid, la faim, les courses interminables, les persécutions des sorciers, la rancune des jongleurs, la grossièreté et l'ingratitude des sauvages, l'éloignement forcé de leurs confrères, tout se réunissait pour semer d'épines leur sentier, déjà si âpre, et grossir le poids de leur croix journalière. Leurs sacrifices furent féconds. Comme le sang des martyrs, la souffrance des missionnaires est une semence de chrétiens. Les conversions furent nombreuses. En peu d'années, la plupart des tribus avaient reçu l'homme de la prière et embrassé le christianisme.

Mais aux sauvages convertis, à ces grands enfants de la nature, il fallait le cœur et les soins de mères dévouées. Enseigner le catéchisme, fonder des orphelinats, ouvrir des écoles, telle était la tâche à laquelle les prêtres ne pouvaient se livrer: " Nos vero craticni et ministerio verbi divini instantes erimus." Pour nous, nous devons consacrer notre temps à la prière, à la prédication et aux courses évangéliques," disaient les Apôtres du Nord-Ouest, Act. 6, 4.

On a remarqué, mes Frères, que toujours, auprès du berceau des grands hommes, veille et travaille une femme supérieure, qui, par sa science, la noblesse de ses sentiments et son tact intelligent, imprime dans l'âme de son enfant un cachet particulier de supériorité intellectuelle et morale. A la naissance de tous les grands peuples se rencontrent toujours aussi des femmes intelligentes, chastes et énergiques, qui concourent, par leurs œuvres et par leur dévouement, à donner une formation morale et de nobles ambitions au peuple qui s'éveille. C'est ainsi qu'au début de notre glorieuse histoi-

re, nous trouvons ces femmes de France, qui portent les noms de Jeanne Mance, Marguerite Bourgeois, Marie de l'Incarnation, etc.

Egalement, dès le réveil de la civilisation dans notre splendide Nord-Ouest, nous apercevons des femmes à l'âme d'élite, au cœur débordant de charité chrétienne et au dévouement sans bornes, apportant aux âmes, naguère encore assises à l'ombre de la mort, des paroles de consolation et de régénération. Et ces sauvages, jusque-là idolâtres, purent chanter avec le psalmiste: "Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus." "Je suis heureux parce que l'on m'a dit que je puis moi aussi entrer dans la maison du Seigneur." Ces femmes, c'étaient les Sœurs Grises de la Charité de Montréal, filles de l'immortelle Madame d'Youville, gloire pure et féconde de notre nation canadienne. Elles avaient accepté avec empressement en 1859 l'invitation que leur avait adressée Mgr Taohé, l'illustre archevêque de Saint-Boniface, de venir partager les travaux, les privations et aussi les mérites des missionnaires.

"Nous ne pouvons pas vous promettre grand'chose avait dit l'évêque, nos missions sont bien pauvres et nos ressources sont incertaines." — "Nous ne demandons, répond la noble Mère Deschamps, alors supérieure générale de la communauté à Montréal, nous ne demandons que la nourriture et le vêtement, car comme l'a enseigné le divin Maître, notre royaume n'est pas de ce monde." — "Mais, reprend l'humble évêque, si nous ne pouvons vous donner même une nourriture précaire et suffisante?" — "Eh bien, alors nos Sœurs jeûneront, dit la sainte Religieuse, et elles prieront Dieu de leur venir en aide ainsi qu'à vous." Belle et sublime réponse digne de la mère des Machabées. Trois religieuses furent désignées pour venir fonder ces missions lointaines: Sœur Lamy, âgée de 24 ans, Sœur Alphonse aussi de 24 ans et Sœur Emery, nommée supérieure de la nouvelle fondation et âgée de 33 ans à peine. Elles s'embarquèrent à Lachine, en canot d'écorce au mois d'avril 1858. La Très Révérende Mère Deschamps avec deux autres religieuses et les familles respectives des trois jeunes missionnaires les avaient accompagnées jusqu'au lieu de l'embarquement.

Nos jeunes et vaillantes apôtres des sauvages voguèrent pendant bien des lunes, sur les eaux vertes du Saint-Laurent, et sur les flots bleus des Grands Lacs; enfin vers l'automne, un soir, elles aperçurent les tourelles du Fort Garry, (Winnipeg,) qu'argentait les derniers rayons du soleil couchant. Elles passèrent tout l'hiver à Saint-Boniface, et durant l'été de 1859 elles se rendirent au Lac Ste-Anne où elles passèrent une année à étudier les langues sauvages, sous la direction du Père Lacombo, qui s'était constitué leur maître d'école; et l'année suivante, elles se rendirent à Saint-Albert, où elles ouvrirent leur première école permanente pour les en-

fants sauvages des deux sexes. Elles se trouvaient alors à 900 milles de Saint-Boniface et à 2 300 milles de Montréal. Aujourd'hui, elles ont par ici vingt maisons, dont l'une est située près du cercle arctique, à 1400 milles d'Edmonton.

Cinquante ans se sont écoulés depuis ces événements. Que de changements accomplis dans notre territoire pendant ce demi siècle ! Ce pays qui était à cette époque la propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson et le royaume du sauvage, a été acheté par le Canada en 1870 au prix de huit millions de dollars, en argent et en terre. Les compagnies de chemin de fer, l'agriculture, les marchands de grain, les industriels de toutes sortes, par leur activité fébrile et leur énergie intense, ont développé d'une manière merveilleuse les ressources naturelles du sol et ont introduit partout, à mesure qu'arrivaient les blancs, l'abondance, le luxe et les derniers raffinements de la civilisation moderne.

Or, pendant que les chemins de fer, l'agriculture et l'industrie transformaient la physionomie physique et économique du pays, que faisaient les Sœurs de la Charité ? Du fond de leurs couvents, de leurs écoles industrielles et de leurs pensionnats, elles transformaient la physionomie intellectuelle et morale de ce même pays, c'est-à-dire qu'elles faisaient, dans le monde de l'esprit et du cœur, le même travail que ces compagnies et ces industriels faisaient dans le monde du commerce et de la matière.

Enseigner les lettres et les sciences dans les écoles de campagne, fonder des pensionnats où les jeunes filles de notre population blanche viennent développer leurs talents pour les beaux arts, la littérature, ou les travaux d'agrément, diriger sur les réserves sauvages des écoles industrielles où les Indiens des deux sexes viennent apprendre l'agriculture, les différents métiers et les travaux du ménage, ouvrir des asiles où les orphelins et les vieillards délaissés retrouvent les soins et l'affection de mères tendres et dévouées, tels sont les travaux auxquels se dévouent depuis cinquante ans ces ouvrières de la civilisation et de la moralité. Leurs œuvres ont grandi avec le pays. Cette seule maison de Saint-Albert loge, toute l'année, plus de 300 personnes.

Formés par les religieuses dans les écoles industrielles, le jeune homme, ou la jeune fille sauvage, retourne à la tribu emportant avec lui un germe de civilisation; à son tour, il devient pour son entourage un apôtre et un professeur, il enseigne aux autres sauvages à cultiver la terre, à faire un jardin potager, à lire et à prier. Supérieur aux autres par sa culture intellectuelle et le raffinement de ses manières il prend facilement un grand empire sur leur esprit et se sert du prestige que lui donne sa formation morale pour civiliser et perfectionner sa famille. Et c'est ainsi, que le travail constant de

cette humble religieuse, enfermée dans son couvent, se continue dans la prairie par l'impulsion donnée aux élèves sortis de l'école industrielle.

Dieu leur envoya plus tard de puissants et généreux auxiliaires. Les Pères Oblats reçurent le Père Legal, aujourd'hui évêque et qui préside, avec tant de sagesse et de zèle, aux destinées de l'Eglise de Saint-Albert, les Pères Lestanc, Tissier, Legoff, Moulin, Gasté, Leduc et Grandin qui ont maintenu et développé d'une manière si admirable les œuvres de leurs devanciers, car ils touchent, eux, à la première génération des premiers missionnaires du Nord-Ouest. Aux Sœurs Grises de la Charité s'adjoignirent les Fidèles Compagnes de Jésus, qui répondirent à l'invitation de Mgr Grandin: " Monseigneur, vous nous demandez un sacrifice, nous le ferons." Les Sœurs de l'Assomption de Nicolet, les Sœurs Grises de Nicolet, les Sœurs de la Providence de Montréal, les Sœurs de la Miséricorde de Montréal, les Filles de Jésus, de Kermaria, (Bretagne,) qui ont maintenant 50 maisons au Canada. Les Petites Servantes de Marie, du rite grec ruthène, les Filles de la Providence de St-Brieux, (Bretagne,) les Auxiliatrices de l'Apostolat, fondation diocésaine, les Sœurs de la Providence de Kingston, les Sœurs de la Sagesse, fondation du Bienheureux de Montfort, les Sœurs de la Charité d'Evron, France. Il faudrait des volumes pour dire tout le bien, que ces communautés religieuses ont fait dans notre Nord-Ouest. Elles n'ont pas, comme les Sœurs Grises, ouvrières de la première heure, travaillé dans les champs, coupé à la faucille, tissé la laine et le lin, souffert du froid et de la faim, mais elles eussent fait tout cela si les circonstances l'avaient exigé. Leur dévouement, leur esprit de sacrifice, leur zèle pour aider les missionnaires et sauver les âmes, tout, dans ces belles communautés, égale ce que nous admirons de plus héroïque chez nos saintes et chères Sœurs Grises de la Charité.

.... Qui donc a civilisé les sauvages des deux mondes, défriché les solitudes et les marécages ? qui a recueilli les petits enfants orphelins, les infirmes et les vieillards sans asile ? qui parle à l'ouvrier blessé de sa famille absente ? qui a rempli le monde d'hôpitaux et de refuge de tout genre ? qui a arraché le jeune homme au vice pour en faire un citoyen utile ? C'est l'Eglise, toujours l'Eglise. Elle seule peut civiliser, car, pour civiliser, il faut du sang de martyr et elle, seule, en a constamment à répandre. Les veines de ses missionnaires et de ses Sœurs de Charité en sont remplies, et quand l'Eglise de Dieu ou le salut des âmes le demande, ce sang est sacrifié avec joie. Les Brébœuf, les Lallemand, les Jogues, les Lafard et les Marchand et des milliers de prêtres et de religieuses sont là pour en rendre hommage. Et cet apostolat de la faiblesse,

puissant en bonnes œuvres sociales et philanthropiques, est le grand prodige, qui s'accomplit tous les jours dans l'Eglise, sous l'influence de Jésus-Christ.

Aussi, au milieu des défaillances de notre siècle, c'est pour nous une grande consolation de constater les progrès de l'apostolat catholique dans le monde. Sous son influence salutaire, l'Allemagne et la Grande Bretagne reviennent à pas de géants à la noble Foi de leurs ancêtres. Les deux Amériques, les provinces de l'Afrique, de l'Asie et des îles les plus lointaines ont reçu de bonne heure la visite des missionnaires, et ces héros de l'Evangile marchent, parlent, souffrent et meurent comme les Apôtres et les Martyrs d'autrefois.

L'Apostolat est donc encore bien vivant dans l'Eglise qui est aujourd'hui aussi apostolique qu'aux premiers siècles, et une des joies de notre sainte religion, c'est de voir aussi ses enfants se grouper ensemble pour étendre sur les âmes, par le bon exemple et la prédication, la puissance et les bienfaits de l'Apostolat chrétien, qui donne partout les consolations du salut et les perfections de la vraie civilisation.

... Honneur donc aux vaillants missionnaires qui ont évangélisé ce pays, et particulièrement au noble et vénérable Père Lacombe, dont nous célébrons hier avec tant de solennité et d'enthousiasme, le jubilé de diamant ! Honneur à Sa Grandeur Mgr Legal, qui pendant 20 ans a évangélisé la tribu des Pieds-Noirs et qui, aujourd'hui, préside avec tant d'éclat et de succès aux destinées de la religion dans cette belle province ! Honneur à vous tous, ouvriers de la première heure, dont l'apostolat a été si fécond et les exemples de vertu si admirables ! Mais particulièrement à vous, Révérendes Sœurs Grises de la Charité, honneur et gloire à votre sainte fondatrice qui a su vous inspirer tant de charité, de dévouement et d'abnégation, honneur et gloire à votre communauté qui fait tant de bien dans l'Eglise de Dieu !

VINGT-CINQ ANNEES CURE DE LORETTE.

Le 31 octobre 1884, M. l'abbé Joseph Dufresne, — depuis cinq ans à Saint-Boniface, où il avait été professeur au collège et desservant à la cathédrale, — se rendait à Lorette, dont Mgr Taché venait de le nommer curé en remplacement de M. l'abbé J.-G. Comminges, décédé subitement le 27 septembre précédent. Vingt-cinq années se sont donc écoulées depuis lors et c'est cette anniversaire que le digne pasteur a célébré le 28 octobre en union avec ses paroissiens, les Rdes Sœurs St-Joseph de St-Hyacinthe et les confrères dont les noms suivent : Mgr Dugas, P. A., v. G. ; les RR. PP. Filiatrault, S. J., recteur du collège de St Boniface, et Gendreau, O. M. I., curé de St-

Charles; MM. les abbés Giroux, curé de Ste-Anne, Béliveau, D. D., chancelier et procureur de l'archevêché; Geridon, curé de La Salle; St-Amand, curé de St-Jean-Baptiste; Caron, curé de St-Adolphe; Desrosiers, curé de St-Antoine d'Aubigny; Lalonde, curé de l'Île-des-Chênes; Mireault, curé de Keewatin, et Lamy, directeur des Cloches.

Les membres du clergé furent reçus à la gare par des paroissiens qui les conduisirent à travers la prairie au village. Le presbytère et le couvent étaient décorés et illuminés et le cher drapeau national canadien-français flottait gaïement à tous les mâts.

Les fêtes commencèrent par une séance dramatique et musicale donnée par les élèves du couvent dans la soirée du 27. Un programme varié fut exécuté avec succès. La maîtrise des divers rôles, tragiques et comiques, et le naturel avec lequel ils furent rendus dénotaient une préparation intelligente et dévouée. Faisons mention spéciale du drame du *Martyre de Ste-Cécile*, accompagné d'un tableau vivant, et du gracieux dialogue, où, en exprimant les plus délicats sentiments, de toutes petites filles présentaient au héros de la fête une corbeille de fleurs d'où se détachaient des pièces d'or, dont le total égalait le nombre des années commémorées. Une touchante adresse, rappelant au pasteur les bienfaits reçus par son ministère ainsi que les travaux accomplis sous son habile administration, et exprimant la reconnaissance et les vœux dont débordaient les jeunes cœurs, fut la conclusion de la séance.

Le jubilaire se leva alors et répondit en partie comme suit: "Vous imaginez facilement les sentiments qui remplissent mon cœur en ce moment. Le premier, celui qui domine tous les autres, c'est le sentiment de la reconnaissance. Je dois de bien grandes actions de grâces au bon Dieu pour m'avoir accordé de passer vingt-cinq ans de ma vie comme curé de la belle paroisse de Lorette et pour m'avoir fait goûter tant de bonheur dans l'exercice du ministère sacerdotal, au milieu d'une population si chrétienne, si docile et si pleine de respect pour le prêtre. Je dois beaucoup de reconnaissance aux Rdes Sœurs, qui dirigent ce couvent et dont le dévouement et l'esprit de sacrifice font tant de bien dans la paroisse." Il remercia ensuite ses chers élèves de leurs souhaits et les félicita du succès obtenu, succès qui, dit-il, rejallit sur leurs bonnes maîtresses.

"Je dois aussi de vifs remerciements à mes chers paroissiens pour l'aide qu'ils m'ont donné dans l'accomplissement des œuvres paroissiales auxquelles votre adresse fait allusion. Ils ont compris que *l'union fait la force* et c'est grâce à cet union que, avec la bénédiction de Dieu et le secours de la Sainte Vierge, patronne de la paroisse, nous avons pu accomplir tous ces travaux. Nous pouvons donc dire en toute sincérité avec le palmiste: "*Non nobis, Domine,*

non nobis, sed nomini tuo da gloriam." "A Dieu seul toute la gloire."

En terminant cette allocution si remplie d'idées élevées et de nobles sentiments. M. le curé remercia ses confrères dans le sacerdoce présents à la fête, particulièrement Mgr le Vicaire Général, le représentant de S. G. Mgr l'Archevêque, et le pria de dire quelques mots. Monseigneur s'y prêta de bonne grâce. Il complimenta les élèves sur le complet succès qu'ils venaient de remporter et rappela un souvenir personnel remontant à vingt-cinq ans. "Dans l'intervalle qui sépara la mort de M. Comminges et l'arrivée de M. Dufresne, j'étais venu dire la messe à Lorette. Cette paroisse, aujourd'hui florissante, était alors à ses débuts. Le guide, qui me conduisait, en apercevant la chapelle, me dit: "Enfin, voici une grange; c'est une chose si rare dans cette partie du pays." Cette chapelle qui, en effet, ressemblait à une véritable grange, a été remplacée par l'une des plus jolies églises du Manitoba, une église qui ne déparerait aucune paroisse du Canada." Monseigneur fit ensuite allusion au beau presbytère, digne du pasteur qui l'habite, et au couvent dirigée par les Sœurs de St-Joseph de St-Hyacinthe, dont la sœur du jubilaire fut l'une des fondatrices et la première supérieure générale. Il termina en louant le zèle du prêtre et l'habileté de l'administrateur et déclara que Mgr l'Archevêque était content de son curé de Lorette.

* * *

Le lendemain, le jubilaire chanta une messe solennelle d'actions de grâces, assisté de MM. les abbés Béliveau et Lalonde, comme diacre et sous-diacre. Le R. P. Filiatault, S. J., donna le sermon de circonstance. Prenant pour texte ce verset de St Jean, XV, 16: "*Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, et posui vos ut catis et fructum afferatis et fructus vester maneat,*" il montra comment ces paroles s'étaient réalisées dans les apôtres des premiers siècles, dans les missionnaires évangélisateurs de l'Ouest et dans le prêtre aimé et dévoué qui depuis vingt-cinq ans dirige la paroisse. Le prédicateur rendit un bel hommage aux premiers missionnaires, ces hommes choisis de Dieu, qui, partageant avec des populations éparses les souffrances des débuts, habitant de pauvres masures, se contentant d'une nourriture grossière et vivant dans un pénible isolement, ont semé dans les larmes ce que nous récoltons aujourd'hui dans l'allégresse. En voyant surgir partout dans ce vaste et beau diocèse toute une floraison d'églises, de couvents, d'écoles et d'institutions de charité, nous devons nous rappeler que ces grandes choses ont eu d'humbles commencements et penser à l'apôtre dévoué, au prêtre pieux et zélé qui dans chaque endroit a remué le sol et jeté la semence dans le sillon. Nous sommes réunis ici aujourd'hui pour remercier Dieu des bénédictions répandues sur cette

paroisse pendant un quart de siècle, mais comment oublier celui qui a fait germer ce que nous contemplons et qui perdant ce temps a été la personnification vivante du bon Maître ? Réunissons dans une même pensée de reconnaissance le bienfaiteur du ciel et celui de la terre, et, témoins attendris et joyeux de ces belles fêtes, formons des vœux pour que le pasteur aimé vive longtemps encore.

Après la messe, M. Mireault, un citoyen à cheveux blancs, lut avec une vive émotion une adresse dont nous regrettons, faute d'espace, de ne pouvoir donner que des fragments: "Si nous jetons un regard sur le passé, que voyons-nous ? Une humble bâtisse servant de demeure à Dieu et à son ministre; une paroisse naissant dans la pauvreté et devenue l'une des plus belles et des plus florissantes de la Province. Que d'énergie ! Que de travail ! Que de volonté il vous a fallu pour mener à bien toutes vos entreprises ! Une œuvre était à peine terminée qu'il en surgissait une autre. — Mais si l'homme s'est dépensé, le prêtre ne s'est pas ménagé et n'a reculé devant aucun obstacle pour sauver les âmes qui lui étaient confiées. Vous avez été le bon pasteur qui dirige ses brebis en lieux sûrs, les surveillant d'un œil attentif et toujours prêt à courir au secours de celles qui semblaient s'égarer ou s'éloigner du troupeau."

Comme cadeau de fête et comme gage de la reconnaissance et de dévouement des paroissiens M. Mireault pria M. le curé d'agréer deux riches candélabres, destinés à être placés chaque côté de l'autel.

Après une touchante réponse, empreinte d'une vive reconnaissance pour ses chers et dévoués paroissiens et entremêlée de considérations pratiques sur l'œuvre du quart de siècle écoulé, le jubilaire remercia le prédicateur du jour et se dirigea vers l'autel où il entonna le *Te Deum*.

Ad multos et faustissimos annos !

DING ! DANG ! DONG !

— Le Concile plénier s'est terminé avec grande solennité le jour de la Toussaint. Il porte le nom officiel de *Premier Concile plénier de Québec*.

— La Rde Mère Martin de l'Assomption, supérieure générale des Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie de Montréal, visite actuellement les maisons de sa communauté dans le diocèse.

— L'hon. P.-E. Lessard, député canadien-français, vient d'être appelé à faire partie du ministère provincial de l'Alberta comme ministre sans portefeuille.

— Le R. P. Colomban, provincial des Franciscains de Montréal, et le R. P. Martin sont passés à St-Boniface le 7 novembre en route pour Edmonton.

— *Maison Jeanne d'Arc*: tel est le symbolique et joli nom que les Franciscaines Missionnaires de Marie ont donné à leur nouvelle maison de Winnipeg pour les jeunes filles.

— M. l'abbé Bazin, curé de Woodrige, a fait, dans l'intérêt de l'œuvre paroissiale, un bazar qui a produit \$700. M. le maire Bleau et M. Guilbault de St-Boniface ont généreusement contribué à ce succès.

— Chez les Enfants de M.-I., le R. P. Mercier remplace à Cartier, Man., comme supérieur le R. P. Loriau, qui devient économiste. A St-Hubert, Sask., le R. P. Fallourd, revenu de France, est nommé supérieur et le R. P. Boutin demeure curé.

— Le R. P. Ferdinand Anzalone, o. m. i., venant du scolasticat de Rome, est arrivé à Winnipeg au commencement du mois. Il réside à Ste-Marie et dessert ses compatriotes italiens.

— Le R. P. Vachon, o. m. i., curé de Saskatoon, Sask., était de passage à St-Boniface les 4 et 5 novembre.

— M. l'abbé G. Buillon, desservant de Delile, Goose Lake et Zelandia, Sask., est venu à St-Boniface dans les premiers jours du mois.

— Il manque à la bibliothèque de l'archevêché l'année 1880 de la *Revue Canadienne*. Ce volume a dû être prêté. Celui qui l'aurait est instamment prié de le retourner au plus tôt.

— Il y a eu réunion de la *Société historique de Saint-Boniface* le 5 novembre à l'archevêché.

— Nous prions nos abonnés de jeter un regard sur la date qui accompagne leur adresse. Un certain nombre constateront qu'ils sont en retard pour le paiement de leur abonnement et nul doute qu'ils s'empresseront de solder.

— Les douze familles catholiques d'Oxbow, Sask. ont fourni pour l'œuvre paroissiale \$700 et non pas seulement \$200, comme le portait une erreur typographique dans un récent numéro. C'est un acte de générosité qui mérite d'être consigné exactement.

— Le Manitoba contient vingt-cinq millions d'acres de bonnes terres arables et productives. De ce nombre cinq millions seulement sont en culture. Ce sont donc l'espace et le fonds qui manquent le moins.

R. I. P.

Rde Sœur Suzanne, (El. Fréchette) auxiliaire, décédée le 28 octobre à la Maison-Vicariale.

— M. Aimé Derome, père de M. l'abbé Derome, curé de Selkirk, décédé à Cap-Santé.

— M. Joseph Chabot décédé à St-Boniface.

— M. David Ouimet décédé à Montréal.